

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse

**Band:** 73 (1928)

**Heft:** 5

**Artikel:** La contre-attaque : ses chances de succès et ses causes d'échec, d'après quelques exemples de guerre

**Autor:** Verrey

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-341127>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 19.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## La contre-attaque.

Ses chances de succès et ses causes d'échec,  
d'après quelques exemples de guerre.

Le but de cet article est d'illustrer par quelques exemples de guerre, que nous exposerons dans l'ordre chronologique (ou à peu près), les principes contenus aux chiffres 262, 285, 286, 294 et 295 de notre nouvelle Instruction sur le service en campagne (S. C.). Nous rappellerons, au fur et à mesure de notre exposé, les prescriptions du S. C. que ces exemples mettent en évidence.

A ce propos, soulignons d'emblée la différence entre les termes de « contre-attaque » et de « contre-assaut » du chiffre 295 :

« Le contre-assaut a pour but de refouler un assaillant avant qu'il ait eu le temps de se réorganiser, de s'installer et de recevoir du renfort... » (il s'agit ici de reconquérir un objectif déterminé).

« La contre-attaque est une véritable attaque, préparée avec des effectifs déjà importants, sérieusement appuyée par de l'artillerie et des mitrailleuses ... » (comparer ch. 262 combinaison « défense-attaque »)<sup>1</sup>.

Les règlements français et allemands, pour s'en tenir à ces deux pays, font la même distinction. Les Français parlent

<sup>1</sup> Notre nouveau règlement d'exercice de l'infanterie (Projet 1927) donne, page 11, ces deux définitions :

Le contre-assaut est une action instantanée sous forme d'un combat rapproché, un corps à corps, par lequel le défenseur cherche à empêcher l'assaillant de prendre pied et à le refouler du terrain conquis.

La contre-attaque intervient lorsque l'assaillant est parvenu à s'installer sur des parties de terrain dont la reprise est indispensable au défenseur... L'opération s'exécute comme une attaque préparée avec emploi d'un appui de feu complet.

de « contre-attaque immédiate » et de « contre-attaque d'ensemble » et les Allemands de « Gegenstoss » et de « Gegenangriff<sup>1</sup> ».

Certains de nos exemples ont été choisis parce que nous connaissions le terrain des opérations pour l'avoir visité en touriste, d'autres ont été recueillis au cours de nos lectures, d'autres enfin nous ont été aimablement fournis par un de nos camarades<sup>2</sup>.

1. FROESCHWILLER. (Fig. 1 a, 1 b et 1 c.)

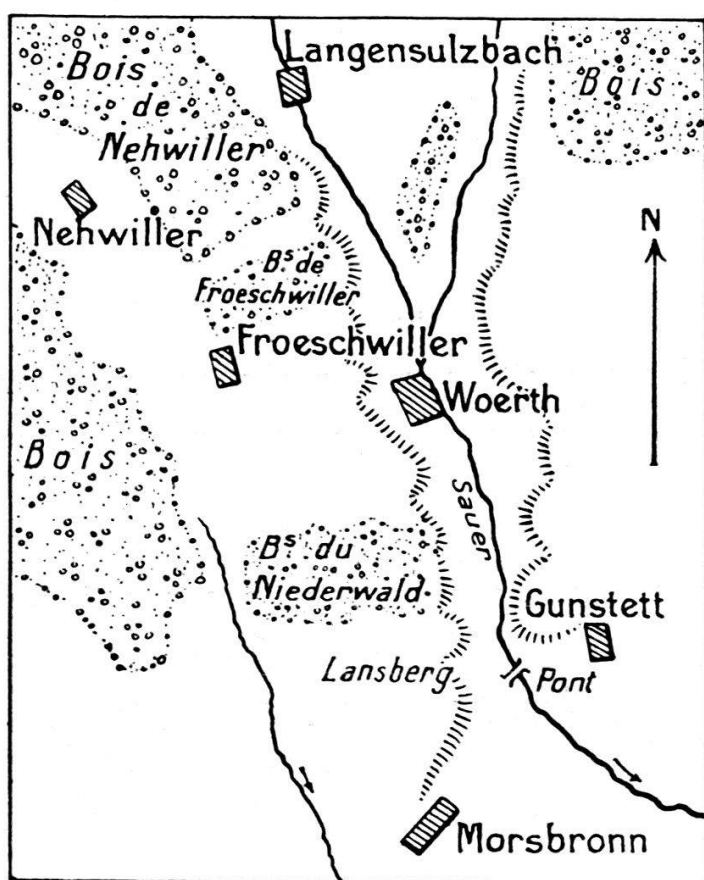


Fig. 1 a.

Ce choix peut étonner au premier abord, mais le lecteur se rendra bientôt compte que soit le terrain qui ressemble au nôtre, soit la multiplicité des contre-attaques ou contre-assauts livrés ce jour-là, le justifie pleinement.

Je rappelle à grands traits le développement de la bataille (fig. 1 a).

Le maréchal Mac-Mahon, commandant du 1<sup>er</sup>

<sup>1</sup> L'édition allemande de notre S. C. (F. D.) emploie aussi ces mêmes termes de *Gegenstoss* (contre-assaut) et *Gegenangriff* (contre-attaque).

<sup>2</sup> Nous remercions ici très cordialement le Major E. M. G. Dubois de son obligeance à nous fournir certains exemples qui intéresseront beaucoup le lecteur, et d'avoir fait les démarches pour nous permettre de les publier ici.

Nous exprimons notre reconnaissance la plus vive aux généraux Héring et Somon, le premier, commandant de l'École supérieure de guerre à Paris et le second commandant du Centre d'études de l'Infanterie à Versailles, de nous avoir autorisé à reproduire ces exemples tirés des cours donnés dans ces deux écoles militaires.

Enfin nous adressons aussi nos meilleurs remerciements au lieutenant-colonel B. E. M. Duvivier de l'armée belge, qui a bien voulu nous indiquer les sources où puiser les données sur les combats de l'Yser.

corps d'armée français en Alsace, s'est décidé à attendre le choc de la III<sup>e</sup> armée allemande en installant, au début d'août 1870, ses 5 divisions sur la rive droite de la Sauer, de Morsbronn à Nehwiller.

La vallée est plus large que celle de la Venoge, les côtes en sont plus basses et moins raides, et la Sauer a plus d'eau.

L'attaque se produit le 6 août comme suit :

A l'aile droite, les Bavaois avancent à travers les bois ayant pour objectifs Nehwiller et Frœschwiller ; au début leur action n'aura pas beaucoup de poids. Au centre, le V<sup>e</sup> corps prussien et une partie du XI<sup>e</sup> attaquent frontalement, le premier, le plateau de Frœschwiller, le second, le Niederwald. Le matin le V<sup>e</sup> corps ne poussera en avant qu'une brigade, dans une intention de prise de contact et de reconnaissance ; l'après-midi la pression de ce corps sera très intense.

A gauche, le reste du XI<sup>e</sup> corps, suivi du corps Werder (incomplet) va envelopper l'aile droite française, la rejeter sur le centre et décider ainsi du sort de la bataille.

Disons encore que toute l'artillerie du V<sup>e</sup> corps et celle du XI<sup>e</sup> sont déployées très tôt, la première sur la hauteur à l'est de Wœrth et la seconde sur la colline au N. O. de Gunstett ; elles dominent tout de suite l'artillerie française qui ne peut riposter.

Voyons maintenant nos contre-attaques.

Nous avons au début de la matinée une première série de deux de ces réactions offensives improvisées et opérées sur les flancs de l'ennemi.

Vers l'H. 10.30 a lieu celle d'un bataillon de zouaves tout à l'aile gauche française (fig. 1 b). Une division bavaroise installée depuis un

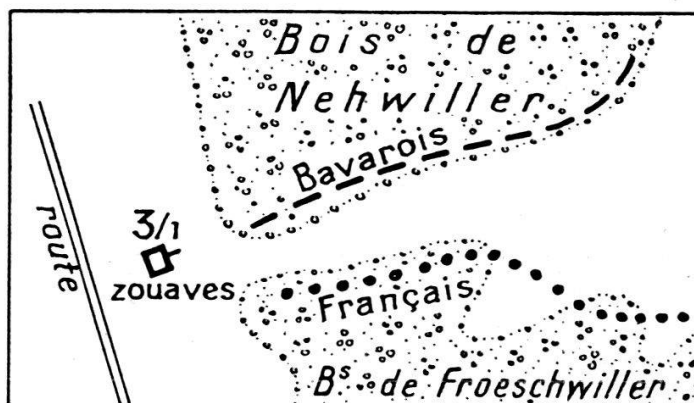


Fig. 1b.

certain temps à la lisière du bois de Nehwiller s'est dépensée en vains efforts contre les défenseurs du bois de Frœschwiller et n'a presque plus personne en second échelon ; ses deux batail-

lons de réserve sont à Langensulzbach. A ce moment le 3<sup>e</sup> bataillon du 1<sup>er</sup> Zouaves, établi à angle droit dans le prolongement de la ligne bavaroise, en avant de la route de Nehwiler, se lève subitement et bondit contre la ligne ennemie. L'effet est irrésistible, les Bavarois abandonnent la lisière du bois ; ils ne reviendront plus de longtemps.

A peu près à la même heure, semblable événement au Niederwald.

Plusieurs compagnies du R. I. 87 du XI<sup>e</sup> corps ont poussé contre le saillant du Niederwald (fig. 1 c) tenu par une com-

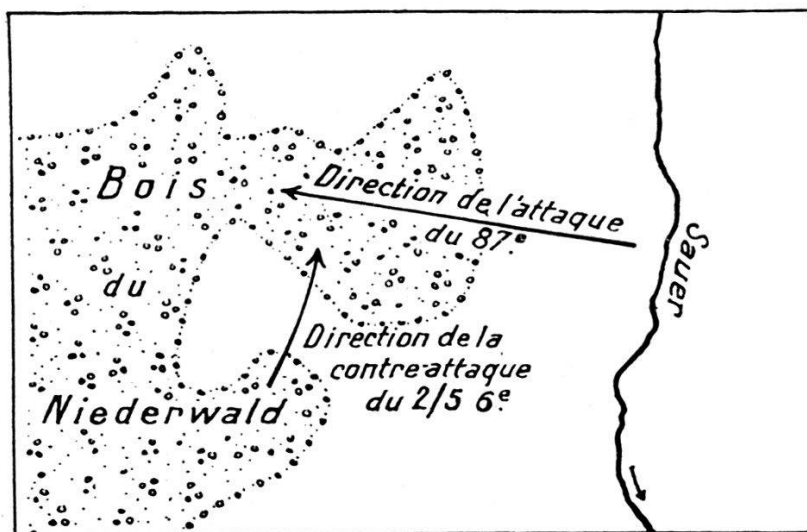


Fig. 1c.

pagnie française. Dans la hâte de l'abordage, les échelons d'arrière se sont mêlés à ceux de l'avant, et toute cette troupe ne forme bientôt qu'une

ligne qui déborde et repousse l'adversaire plus faible ; puis elle se lance à sa poursuite dans la forêt.

Mais le 2<sup>e</sup> bataillon du 56<sup>e</sup> de ligne se jette de la corne de bois au sud, sur le flanc du 87<sup>e</sup>, qui, surpris, est rejeté hors du massif boisé, dont prudemment le 2<sup>e</sup> bataillon ne sort pas.

Les deux modèles de contre-assaut sont tout à fait dans l'esprit de notre S. C. :

Ch. 262. « La contre-attaque (par analogie le contre-assaut) a d'autant plus de chance de réussir que le flanc surpris est plus découvert. »

(Ici aucune mesure de protection sur les flancs.)

« L'endroit le mieux indiqué pour lancer une contre-attaque est un compartiment qui ne se prête pas aux réactions de feu adverse. »

(Ici : le bois.)

Ch. 295. « Ce qui importe, c'est qu'elle (la contre-attaque) soit déclenchée au bon moment. »

(Il eût été impossible de faire mieux.)

A l'heure actuelle le feu des F. M. qui peut se donner tout en marchant et qui enfilera la ligne contre-attaquée décuplera encore le succès dans une pareille situation.

Passons à une autre série d'exemples, aux contre-assauts frontaux exécutés sur le plateau de Fröeschwiller et plus au sud, dont le résultat direct est favorable, mais dont les suites sont cependant néfastes, faute de cette prudence de rester dans le « compartiment abrité ».

Les Allemands, dans leur attaque frontale, passent la Sauer sous la protection de leur artillerie et grimpent le long de la côte.

Cette montée ne va pas toute seule, disputée par les tirailleurs français soigneusement éparpillés, pour ne pas offrir un but avantageux, sur les flancs ou au haut du talus. Aus i les Prussiens abordent-ils le plateau assez fourbus et les cartouchières presque vides. A peine s'y montrent-ils en force que les réserves françaises, disposées en différents échelons et dissimulées aux vues sous des vergers ou derrière des vignes, les chargent vigoureusement et les rejettent du plateau. Jusqu'à là le contre-assaut est parfait. Malheureusement, entraînés par leur élan, ces troupes s'engagent sur la pente à la poursuite de leurs adversaires et poussent même parfois au delà de la Sauer. Aussitôt qu'elles sont sur le talus (fig. 1 d), l'écran formé par les Allemands s'abaisse et le feu de leur artillerie et de leurs réserves d'infanterie écrase les Français imprudents.

Cette même action se répète au milieu du jour trois fois à l'ouest de Woerth, une fois à la ferme du Lansberg, et aussi dans la vallée même, à la droite française. Aux abords du pont de Gunstett, un bataillon de chasseurs, renforcés d'autres éléments, charge vigoureuse-

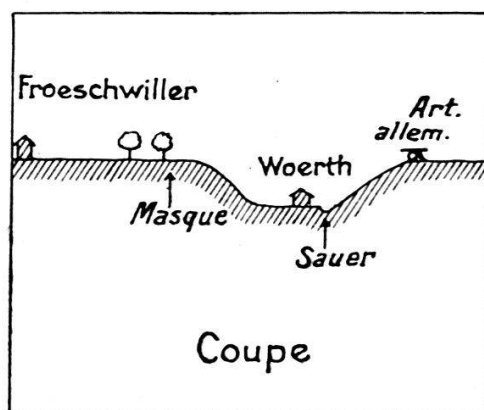


Fig. 1d.

ment un bataillon prussien qui a franchi la Sauer et le rejette dans la rivière ; au lieu de s'en tenir là, il passe le pont à la suite des Allemands et va s'écraser à la lisière du village sous le feu frontal de ses défenseurs et sous le feu de flanc de subdivisions qui occupent la colline de Gunstett.

Comparons cette manière de faire à celles d'autres troupes

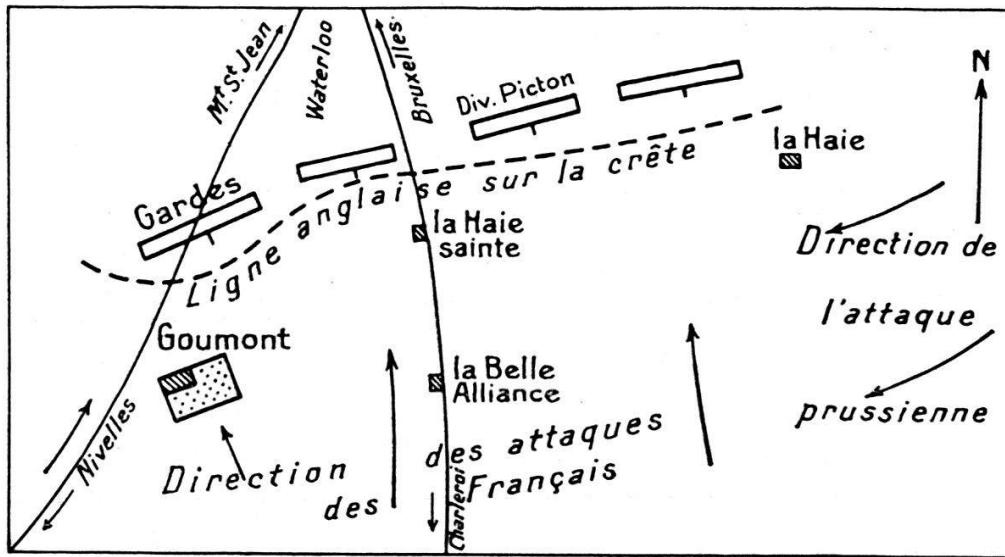


Fig. 2.

en situation semblable, à celle de Wellington à Waterloo, par exemple (fig. 2).

A Waterloo, la crête occupée par les Anglais est bien moins haute que celle du plateau de Fröeschwiller et la pente descendant vers l'ennemi est très douce.

En arrière de quelques postes avancés (Goumont<sup>1</sup>, la Haie-sainte, etc.), les tirailleurs anglais occupent le pied du talus ; puis vient, renforcée de canons, une ligne d'infanterie dans le chemin creux qui suit la crête, enfin derrière celle-ci les réserves sont à couvert sur la contre-pente.

Les premières de ces réserves procéderont comme elles ont fait dans certains combats de la guerre de la Péninsule. Elles attendent en ligne, prêtes à assaillir l'ennemi quand il apparaîtra sur la crête, ayant percé les premiers éléments ; elles donneront alors une salve et se précipiteront sur lui à la baïonnette pour le rejeter au bas de la pente. Cela fait,

<sup>1</sup> Goumont ou Hougoumont, château avec parc et petit bois ; le tout soigneusement fortifié et occupé.

elles regagneront leurs emplacements pour recommencer le même jeu s'il y a lieu. Elles évitent de s'exposer au feu <sup>1</sup>.

Ainsi en agit la division Picton, au début de l'après-midi, contre les colonnes d'assaut de Drouet d'Erlon. (Le général Picton, avant de tomber mortellement frappé, commanda lui-même à la brigade Kempt « une salve et en avant ».)

Les gardes anglaises feront de même quelques heures plus tard en face de la garde française<sup>2</sup>.

Pour en finir avec les événements de Fröeschwiller, disons encore qu'entre les H. 15.00 et 16.30, au moment où la pince allemande se resserre contre le centre des Français, ceux-ci essayèrent de se dégager par de nouveaux contre-assauts. Au début, ils eurent un certain effet, mais furent bientôt écrasés sous le feu concentrique des forces ennemies. Le ch. 262, dernière phrase, nous met en garde là contre :

« La contre-attaque exécutée frontalement risque de s'effondrer sous la concentration des feux de l'artillerie et des mitrailleuses adverses. »

Le lecteur dira : ces deux exemples sont bons pour le passé, mais aujourd'hui !

Aujourd'hui !... Sans reprendre ici, quelque intéressant que cela puisse être, l'installation défensive de l'armée de Mac-Mahon à Fröeschwiller en y joignant les conditions actuelles de l'attaque avec coopération de l'aviation et des chars de combat, ce qui nous mènerait bien loin, je me bornerai à dire que le défenseur tiendra comme alors à être le maître du rebord du plateau. Pourquoi ? Parce qu'il aura là des observatoires d'artillerie et d'infanterie<sup>3</sup>, parce que là ou plus en avant, dans des endroits favorables de la pente, il aura des mitrailleuses ou des F. M. pour gêner l'ennemi au passage de l'obstacle et à l'ascension du talus.

<sup>1</sup> Napoléon a établi une batterie de 74 canons immédiatement au N. de l'auberge de la Belle-Alliance, à l'E. de la route.

<sup>2</sup> Il y aurait encore lieu de citer à propos de Waterloo le contre-assaut de Goumont qui a nettoyé le château et le parc des soldats de la division Jérôme Napoléon qui venaient de les conquérir, et surtout la grande contre-attaque de toute l'armée anglaise qui passa de la défensive à l'offensive à l'H. 20.00 au moment où les Prussiens accablaient le flanc droit des Français épuisés et sans munitions.

<sup>3</sup> Comparer avec le 1<sup>er</sup> alinéa du chiffre 294 cité plus loin.



Motif encore plus impérieux, il ne peut tolérer que l'ennemi s'accroche à ce rebord, avec ses observateurs d'artillerie, qu'il y place des armes automatiques ou à trajectoire courbe, ou encore masse à l'abri de la crête en des points favorables des groupements de chars d'assaut ; toutes choses qui compromettraient vite sa situation sur le reste du plateau.

Si, en 1870, le défenseur a déjà dû garder ses gros en arrière du bord du talus pour les soustraire au feu, à fortiori fera-t-il de même actuellement, en augmentant les précautions, puisqu'à l'observation terrestre s'est ajoutée l'observation aérienne.

Où le bord du plateau offrira des abris naturels ou faciles à aménager nous mettrons du monde, mais où il sera nu et découvert nous devons agir suivant la teneur du chiffre 294 du S. C.

« Sur les points particulièrement exposés aux feux ennemis (mais que le défenseur est obligé d'occuper parce qu'ils procurent des vues indispensables sur l'assaillant) on ne laisse que quelques observateurs. La garnison est en réserve, à proximité, prête à assaillir l'ennemi et à le refouler à l'arme blanche au moment où il arrivera sur la position. Après ce contre-assaut, la garnison reste sur la position tant que la poursuite par le feu est encore possible. »

Et plus loin, chiffre 295 :

« Point n'est besoin de gros effectifs pour que cette entreprise réussisse ; ce qui importe c'est qu'elle soit déclenchée au bon moment. Les subdivisions généralement petites destinées à reconquérir un objectif déterminé, sont placées à distance d'assaut et s'y tiennent prêtes à combiner instantanément leur mouvement et leur feu. »

Prenons un simple exemple schématiquement dessiné à l'usage des chefs de section (fig. 3).

Admettons : 1° que le plateau forme ici un saillant (S) qu'à cause du terrain découvert je ne puis occuper par un poste ; 2° que les deux flancs du saillant peuvent être enfilés par les feux des nids *a* et *b* ; 3° qu'il reste en avant de *s* une zone *z* dépourvue de feu, par laquelle l'ennemi peut progresser.

On laisse en *s* 3 ou 4 observateurs ; une escouade (davantage si la zone *z* est très large) est en *c*, prête pour le contre-assaut. La distance *c*—*s* variera suivant le terrain ; plus

elle est courte, plus elle est favorable au contre-assaut, mais plus *c* risquera de souffrir du feu ennemi venant de la direction de *E*.

Le contre-assaut se déclenchera sur signe des observateurs ou dès que l'ennemi sera visible de *c*.

Le mouvement aura encore plus de succès si un F. M. l'appuie de *d* ; cet appui sera d'autant plus nécessaire que la course sera plus longue ; l'escouade sera protégée sur ses flancs par les nids *a* et *b* ; sa force de choc sera augmentée en dotant les fusiliers de grenades qu'ils pourront lancer au moment où, pour leur sûreté, le F. M. devra stopper. Dans ce bond il n'y aura guère à craindre les feux de *E*, l'adversaire en *s* faisant écran.

La position nettoyée, poursuivre non avec les jambes (penser à Frœschwiller), mais avec les fusils ou les grenades jusqu'au moment où l'écran suffisamment abaissé, le feu ennemi pourra se rallumer.

Le retour à *c* est chose délicate et doit être bien étudié à l'avance, crainte des pertes.

Supposons maintenant que l'ennemi ait pu prendre pied en *b* ; l'escouade en *c* pourra de nouveau contre-attaquer ; son dos sera couvert par *a*, son aile droite par *d* ; un F. M. en *f* appuiera cette fois le mouvement, mais si celui-ci est menacé du feu de *E*, on chargera le poste en *g* de cette tâche.

Cette étude des contre-assauts appartiendra au chef de

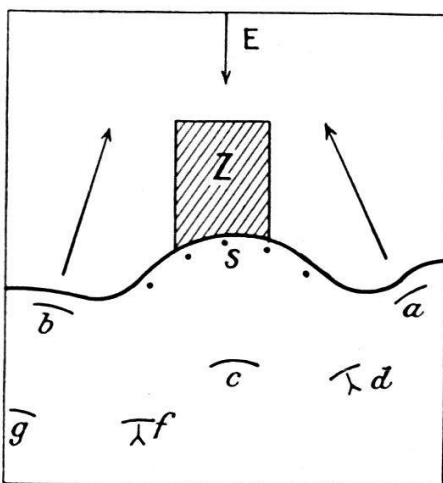


Fig. 3.

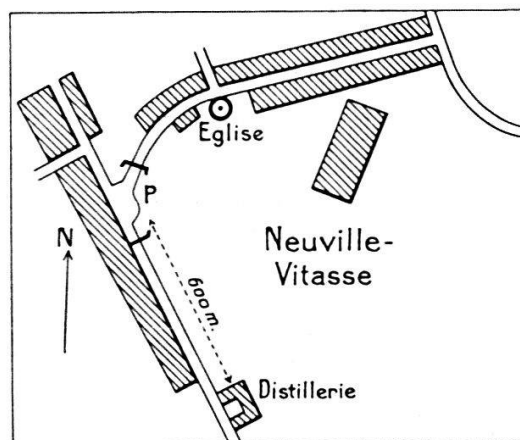


Fig. 4.

section et doit être revue par le commandant de compagnie, qui fera, le cas échéant, coopérer dans le secteur X une escouade ou un F. M. de la section Y.

Ce que nous voyons ici pour la section, s'entend aussi de la compagnie, du bataillon et plus haut encore. Citons le ch. 285 :

Ch. 285. « Les réserves de compagnie... n'en restent pas moins disponibles pour exécuter les contre-assauts nécessités par la situation. »

Ch. 286. « Les commandants de bataillons et de régiments articulent leurs réserves en profondeur... Ces réserves sont destinées d'abord à refouler l'ennemi qui aurait pénétré dans certaines parties du front. »

Plus cette réserve de choc est forte, plus elle est en arrière probablement, et plus son mouvement s'écartera du contre-assaut pour se rapprocher de la contre-attaque, puisque le premier doit être l'affaire d'un instant, tandis que la deuxième demande une sérieuse préparation de feu, à moins que le terrain ou d'autres facteurs ne couvrent le mouvement jusque près de l'adversaire.

## 2. NEUVILLE-VITASSE<sup>1</sup> (voir fig. 4).

Notre second exemple est emprunté à la guerre de 1914, période de la course à la mer.

Le 3 octobre, le village de Neuville-Vitasse, au sud d'Arras, est violemment disputé aux Allemands par les Français de la brigade Passaga (10<sup>e</sup> corps). A la nuit tombante les Allemands sont maîtres de la partie orientale du village, qu'ils ont conquise pied à pied jusqu'à l'église y comprise, et de la distillerie à la lisière sud.

Le général Passaga a monté dans l'après-midi une contre-attaque qui a avorté, l'artillerie de son propre parti lui ayant tiré dessus dans les rues du village. Il décide d'en remonter une le soir pour chasser l'ennemi définitivement de la localité.

Voici le programme :

A l'H. 02,15 deux compagnies viendront se placer derrière les deux barricades de la placette et se prépareront à bondir,

<sup>1</sup> Cet exemple est tiré de la *Revue d'infanterie*, septembre 1927.

l'une dans la rue de l'église pour la nettoyer, l'autre contre la distillerie ; deux pièces installées sur la placette tireront l'une sur l'église et sa barricade, l'autre sur la distillerie, de l'H. 02,30 à 02,45, les deux dernières minutes avec obus explosifs, cadence maxima. A l'H. 02,45 les compagnies s'élanceront. Le programme est suivi de point en point. La nuit est très noire.

La compagnie de droite<sup>1</sup> arrive au but, chasse les Allemands et s'installe dans la distillerie. A la compagnie de gauche, un coup fatal : au moment du départ un obus ennemi arrive et jette à terre 15 hommes de la section de tête ; un instant d'hésitation et de flottement dans cette section et les Allemands ont le temps de se ressaisir derrière leur barricade ; la contre-attaque échoue.

La réussite sur un point, l'échec sur l'autre font d'autant mieux saisir ici l'importance d'une rapidité d'exécution « électrique » si j'ose m'exprimer ainsi, après une préparation très soignée.

## CONTRE-ATTAQUES DES BELGES SUR L'YSER

(fig. 5)

Le 13 octobre 1914, l'armée belge venant d'Anvers arrive à l'Yser avec ses derniers éléments.

Les 4<sup>e</sup>, 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> divisions s'installent derrière cette rivière, de Dixmude, non compris, à la mer<sup>2</sup>, avec leurs avant-postes sur la rive droite appuyés aux villages de Beerst, Keyem, Schoore, Mannekenswere et Lombartzyde ; une brigade de la 3<sup>e</sup> division sert de réserve pour ce front.

Le reste de l'armée est, ou à Dixmude avec les marins de l'amiral Ronarch, ou plus au sud encore. Il sera peu à

<sup>1</sup> Les compagnies avaient adopté le dispositif suivant :

En tête, 1 sergent et 6 tireurs d'élite, échelon de feu ; à distance de vue, le capitaine avec 4 sapeurs porteurs d'une charge de dynamite pour compléter les brèches, et 4 tireurs ; à 200 m. derrière, la 1<sup>re</sup> section, suivie à 100 m des sections 2, 3 et 4 à 50 m. de distance l'une de l'autre. En queue suit une section de mitrailleuses avec 1500 cartouches.

<sup>2</sup> Le front de la borne 16 (B. 16 sur le croquis 1 km. au nord de Dixmude environ) mesuré en ligne directe 15 km. (chiffre rond) jusqu'à la mer et une vingtaine en suivant les boucles de l'Yser. Les trois divisions belges indiquées ci-dessus sont réduites à ce moment à 6000 h. chacune et les munitions d'artillerie commencent à se faire rares.

peu relevé par les Alliés, sauf à Dixmude, et se reformera en réserves sitôt presque employées à repousser l'ennemi là où il menace de percer.

Le terrain rappelle la plaine d'Yverdon, mais qui s'étendrait

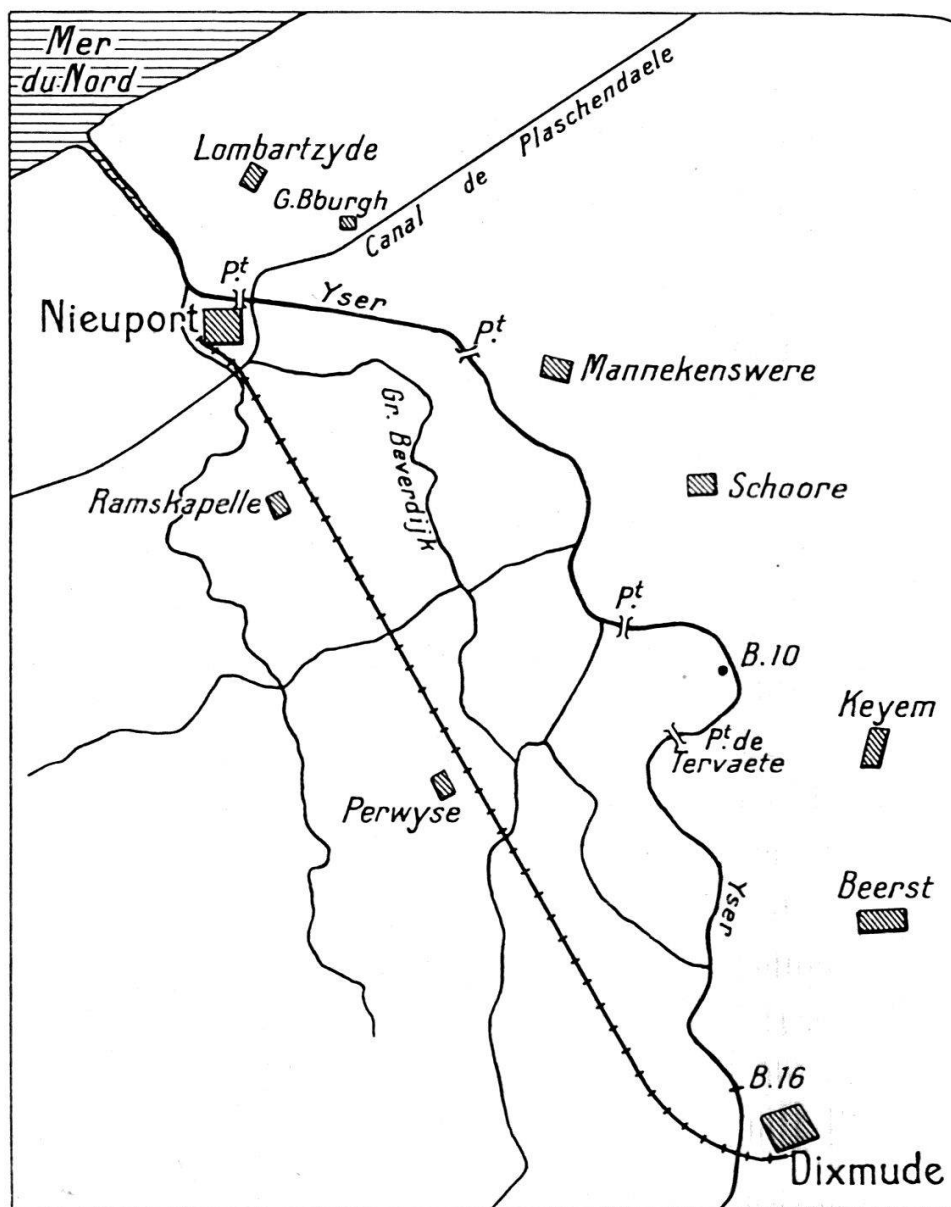


Fig. 5.

à l'infini ; et l'Yser avec ses digues est une Thièle deux à trois fois plus large. Le nombre des canaux doit être multiplié par 10 ou 20 suivant les endroits, et l'eau au lieu de couler au fond de la rigole est à fleur de bord, et dès qu'on creuse un fossé, elle l'envahit.

Seuls à côté des constructions, les chemins, la voie ferrée et les digues de l'Yser accusent un certain relief. Ces objets, avec les dunes, vers la mer, et les arbres forment les seuls observatoires.

Le 18 octobre les Allemands refoulent les avant-postes belges, sauf à Lombartzyde. Le soir, les Belges contre-attaquent à Keyem, Schoore et Mannekenswere.

Dans cette dernière localité, le mouvement a lieu au crépuscule, après préparation d'artillerie ; les premières maisons seules sont reconquises.

A Keyem et à Schoore l'action se passe en pleine nuit. Succès à Keyem qui est repris, échec à Schoore. Au matin, les contre-attaques recommencent là où elles ont échoué, mais devant le flot de plus en plus considérable des Allemands, elles avorteront, et les Belges seront contraints à des retraites coûteuses.

Dans le compartiment de Lombartzyde, entre le canal de Plaschendaele et la mer, l'agresseur pénètre avec précaution, car il est exposé au feu d'une flotte anglaise embossée au large de cette localité.

Il s'empare cependant, vers le canal, d'une ferme, « la Grootte Bamburgh », bâtie sur les restes d'un ancien couvent, avec des murs extrêmement solides, et qu'il aménage en fortin.

Toute une série de contre-attaques, dans le détail desquelles nous ne pouvons pas entrer, est livrée contre cette ferme, sans succès.

Le 22, à la fin de l'après-midi, les Belges repartent à la conquête de cet objectif et d'autres points occupés entre temps par l'ennemi dans ce secteur, et le 23 au matin, après un long combat aux péripéties diverses, ils ont récupéré toute leur ligne sauf toujours la « Bamburgh » contre laquelle il aurait fallu l'emploi d'une artillerie d'un calibre très supérieur.

Soulignons, avant d'aller plus loin, le résultat différent des contre-attaques de Keyem et de Schoore qui, faites de nuit, sont donc basées sur les éléments surprise et chance.

D'une part il faut une belle audace, une connaissance très

précise des lieux ou un flair inné du terrain, de l'autre un poste engourdi, hésitant, ayant peur de tirer sur quelqu'un de son propre parti et le tour est joué<sup>1</sup>. Un peu de déveine au contraire et c'est le coup d'épée dans l'eau ; mais la nuit dérobe la retraite comme elle a voilé l'approche.

Après un terrible bombardement de face et de flanc, contre les digues de l'Yser à la boucle de Tervaete<sup>1</sup> où les défenseurs sont fort réduits, les Allemands réussirent à percer ce front à la borne 10, le 22 à l'aube<sup>2</sup>. Les troupes belges réagissent aussitôt par une suite de contre-assauts ou de contre-attaques de front et de flanc, mais qui n'aboutissent pas.

Les commandants des 1<sup>re</sup> et 4<sup>e</sup> divisions, dans les secteurs desquelles les ennemis ont pénétré, s'entendent pour lancer ensemble une contre-attaque de plus grande importance.

Peu après l'H16 00 les réserves de ces deux divisions comprenant notamment des bataillons de grenadiers et de carabiniers marchent contre leur adversaire qui entre temps s'était renforcé.

Ce mouvement est particulièrement difficile ensuite du lacs de canaux à traverser, tout à la fois seuls abris mais aussi terribles obstacles, sur cette plaine toute plate. Les petits canaux, on les passe en se jetant dans l'eau, mais pour les grands c'est autre chose. Enfin en certains endroits le feu des mitrailleuses force les Belges à progresser dans l'eau. L'attaque avance, mais il y a de grands trous entre les unités.

Dans la nuit la troupe de contre-attaque très décimée a pu ici et là atteindre le talus de la digue.

Les commandants belges voyant l'impossibilité de se maintenir dans la position partiellement reconquise décident la retraite.

Bien leur en prend, car un peu plus tard l'Allemand perçait aux deux bases de la boucle.

Le lendemain arrivait la division du fameux général

<sup>1</sup> C'est cette hésitation qui, devant Liège a permis à la colonne commandée par Ludendorff de passer de nuit entre deux forts.

La ligne principale belge défendant l'intervalle a tiré trop tard sur la colonne allemande, l'ayant prise pour ses propres avant-postes en train de se retirer.

<sup>2</sup> Sur le croquis la boucle de Tervaete est l'arc décrit par l'Yser entre le Pont de Tervaete et celui au sud de Schoore ; la borne 10 est indiquée par B. 10.

Grossetti mise à la disposition de l'armée belge. Grossetti le 24 lance une de ses brigades de Perwyse, direction l'Est, pour reprendre à son compte le nettoyage de la boucle. Cette intervention permet aux Belges de souffler un peu, mais n'aboutit pas; les forces ennemies sont trop considérables.

Les jours suivants verront l'armée du roi Albert résister derrière le canal du Groos Beverdijk, puis derrière la ligne du chemin de fer.

Les Allemands s'empareront encore de Ramskapelle; mais la nuit qui suivra ils en seront chassés à la fois par une puissante contre-attaque belgo-française et par la menace de l'inondation qui monte derrière eux.

Si j'ai jeté un coup d'œil sur toute cette série de contre-attaques belges qui, très vaillamment menées, ont été des plus coûteuses, c'est que la question nous intéresse, nous qui avons comme la Belgique une petite armée. Devrions-nous les imiter, le cas échéant et jusqu'à quel point? Il ne nous est pas possible d'entamer ici le débat, ni de déterminer la proportion à tenir entre sacrifices et résultats. Bornons-nous à dire que les contre-attaques ont certainement contribué, avec l'opiniâtreté de la défense, à en imposer aux Allemands, à retenir leur élan et à donner le temps aux Belges de préparer l'inondation par la mer, œuvre de plusieurs nuits de marée et rempart formidable (mais peu à portée de tout belligérant).

Nous retrouvons l'impression produite sur les Allemands, par cette ténacité dans ces lignes du capitaine Schwink: « Der 18 Oktober hatte aber gezeigt, dass der Kampf um diese Flusslinie (Yser) sehr schwer werden würde. Die Belgien schienen entschlossen das letzte Zipfelchen ihres Königreiches so teuer wie nur irgend möglich zu verkaufen. »<sup>1</sup>

Citons encore ces lignes d'un professeur à l'École supérieure de guerre, le lieut.-colonel Touchon, qui écrit à propos d'autres exemples: « D'aucuns aussi rejettent violemment la contre-attaque, sous prétexte que l'on risque de grosses pertes et que l'on court le plus souvent à un échec. Je ne crois pas que ces risques soient plus grands que ceux d'une attaque ordinaire.

<sup>1</sup> Otto Schwink. « *Die Schlacht an der Yser und bei Ypres im Herbst 1914.* p. 23. Le 18 octobre jour des contre-attaques de Keyem, Schoore etc.



Et puis raisonner ainsi *c'est négliger l'effet moral produit sur les défenseurs, par un succès plus tangible parce qu'offensif et sur l'assaillant par la manifestation d'une liberté d'action qu'il croyait avoir brisée. Cet effet moral est tout puissant.*<sup>1</sup> » (C'est nous qui soulignons.)

(A suivre.)

Colonel VERREY.

<sup>1</sup> A la veille de livrer notre travail à la rédaction de la *R. M. S.*, nous recevons le *Bulletin belge des Sciences militaires* de septembre 1922 qui contient un très intéressant article du colonel M. P. Nuytens : « Les enseignements de la guerre relatifs à la contre-attaque ».

L'auteur de l'article, qui ne parle pas de l'Yser, traite justement la question du coût des contre-attaques. Après avoir cité des instructions du roi des Belges et des généraux Pétain et Ludendorff, datant de la deuxième partie de la guerre, et recommandant de n'engager des contre-attaques qui peuvent être des « manœuvres d'effectifs » (gén. Pétain), qu'à bon escient, il termine en déclarant que l'abus des contre-attaques (comme celle d'autres actions offensives) faites dans des conditions inopportunes finit par ébranler la confiance du soldat en ses chefs et peut conduire à la désagrégation de l'armée, et qu'on ne saurait trop méditer sur certains événements de la dernière guerre s'y rapportant.

